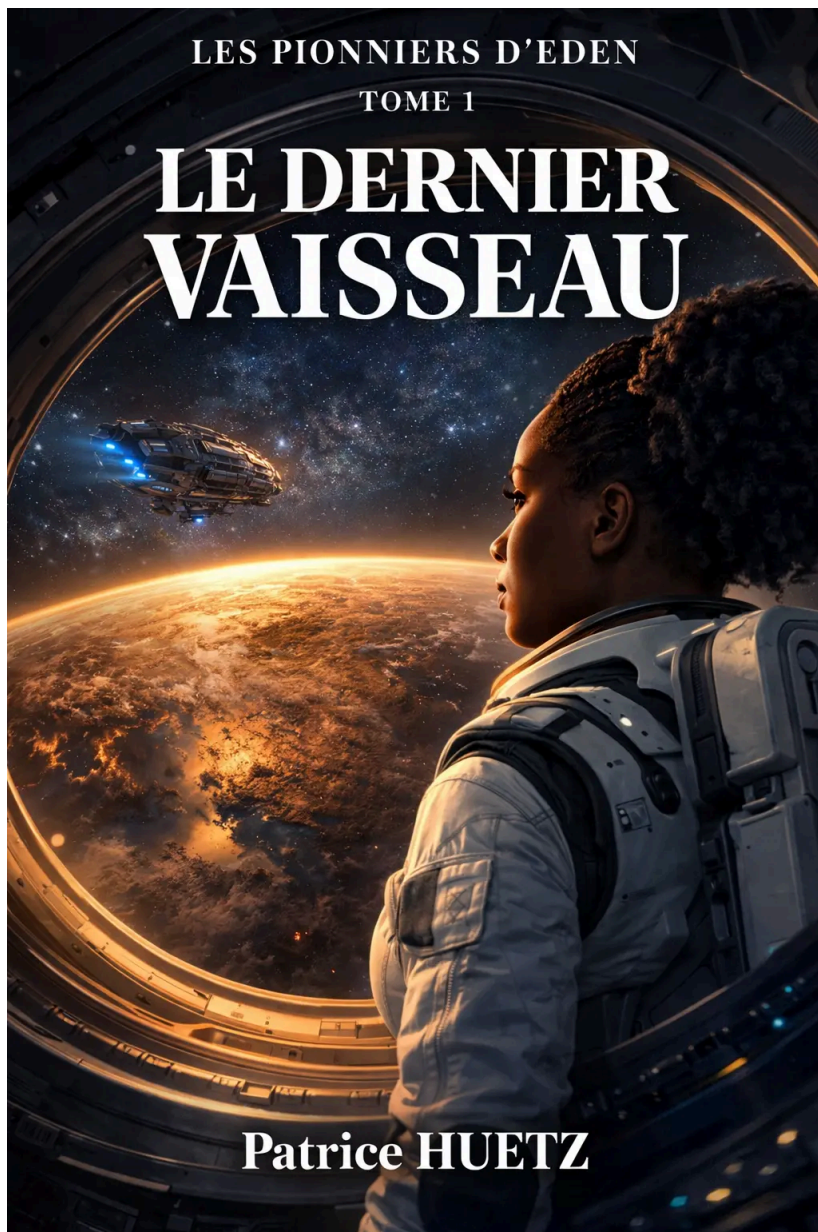


LES PIONNIERS D'EDEN

TOME 1

LE DERNIER VAISSEAU

Patrice HUETZ



Les Pionniers d'Éden — Le Dernier Vaisseau

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Dakar, dernière nuit

*12 mars 2078 — Dakar, Sénégal Coordonnées : 14°41'N, 17°26'O —
Altitude 0 m*

Les étoiles fixes dans le hublot. Le bourdonnement des seize anneaux magnétiques du Narval, la vibration qui remontait dans les os depuis la salle des moteurs jusqu'à la pointe du vaisseau. La lumière LED blanche des couloirs.

Amara avait trente-trois ans et quelques mois quand elle avait quitté la Terre. Elle en avait maintenant trente-cinq, trente-six selon le calcul terrestre — le Narval n'avait pas de réel décalage temporel à 0.1c, quelques semaines seulement sur quatre ans, négligeable — et elle se demandait parfois, dans ces moments entre deux crises quand il était possible de se demander des choses, si elle avait changé ou si elle était simplement devenue plus elle-même.

Dakar, dernière nuit. Cette journée avait son poids particulier dans le journal de bord qu'elle tenait depuis le premier jour du voyage, dans son carnet papier que Jonas avait appris à respecter comme une propriété privée inviolable.

Elle note la date. Les coordonnées. Les données techniques : état des systèmes, températures, pressions. Puis elle s'arrête.

Coordonnées : 14°41'N, 17°26'O — Altitude 0 m.

Ce n'est pas juste une entrée de journal. C'est quelque chose qu'elle doit comprendre avant que la journée commence — quelque chose qui touche à la question qu'elle porte depuis Dakar, depuis la jetée de Soumbédioune, depuis l'enfant de sept ans qui dormait à Thiès pendant qu'elle faisait ses valises. La question de savoir si tout ça en valait la peine. La question qu'elle ne peut pas résoudre par le calcul.

Elle ouvre son carnet à la première page. *12 mars 2078. Dernier jour sur Terre.* Les mots d'avant. Elle les relit quand elle a besoin de se souvenir de qui elle était quand elle a commencé.

Puis elle se lève et va travailler.

Les données de bord du Narval ce matin étaient les mêmes que hier et les mêmes que demain — c'est ce que les gens ne comprenaient pas, qui n'avaient jamais géré des systèmes de long terme. Les données ne parlent pas à ceux qui ne savent pas les lire. Les données parlent à ceux qui les lisent sur la durée, qui voient non pas une ligne mais une courbe, non pas un chiffre mais une tendance.

Amara lisait les tendances.

Ce qu'elle voyait ce matin : *Coordonnées : 14°41'N, 17°26'O — Altitude 0 m.* Les implications se ramifiaient dans plusieurs directions à la fois — technique, humaine, politique, temporelle. Elle en suivit chaque branche mentalement, évaluant les risques, évaluant les ressources disponibles, évaluant les décisions qui devraient être prises et dans quel ordre.

Jonas s'approcha de son poste avec deux tasses de café — vrai café, une des réserves précieuses qu'il gardait pour les matins difficiles. Amara le vit venir dans le reflet de son moniteur. Elle n'avait pas demandé de café. Il l'avait apporté parce qu'il avait vu, à sa façon de se tenir, que ce serait une longue journée.

« Ça se présente comment ? » dit-il en posant sa tasse à portée de main sans interrompre sa lecture.

« Complicé. Mais gérable. »

« Toujours gérable avec toi. »

Elle leva les yeux une seconde. Il souriait — pas le sourire de quelqu'un qui complimente, le sourire de quelqu'un qui observe quelqu'un qu'il connaît bien et qui reconnaît dans son expression un état qu'il a vu mille fois.

Elle but une gorgée de café.

La réunion se tint à l'heure habituelle. Amara avait une règle qu'elle n'avait jamais explicitée mais que le Conseil avait fini par reconnaître comme une règle : les réunions commençaient à l'heure, finissaient à l'heure, et chaque minute entre les deux était utile ou n'avait pas lieu.

Dakar, dernière nuit était le point central de l'ordre du jour. Elle présenta les données — méthodiquement, sans rhétorique, les chiffres d'abord, les implications ensuite. Elle ne dit pas ce qu'elle pensait avant d'avoir entendu les autres. C'était une habitude qu'elle avait prise après la première année : les gens qui voient leur dirigeant pencher d'un côté avant qu'ils aient parlé penchent dans le même sens sans l'avoir vraiment décidé.

Park prit la parole en deuxième. Sa vision était ce qu'elle était toujours : précise, fondée sur la sécurité et la stabilité, avec cette légère tendance à résoudre les problèmes humains comme des problèmes d'ingénierie. Amara l'écoutait et notait ce qui était juste — beaucoup — et ce qui manquait la dimension humaine — quelque chose.

Benali parla de l'aspect médical et psychologique. Il avait un talent particulier pour traduire les données de bien-être collectif en langage qui touchait les gens qui ne les lisaient pas naturellement. Amara appréciait ça. On ne peut pas gouverner avec des chiffres seuls.

La discussion dura deux heures. À la fin, une décision qui ne satisfaisait complètement personne mais qui tenait compte de tout le monde — la définition, selon Amara, d'une bonne décision en contexte contraint.

Après la réunion, après que le Conseil s'était dispersé et que les techniciens avaient repris leur travail et que la décision était en train de se transformer en actions concrètes, Amara trouva Jonas dans la soute aux moteurs. Pas par coïncidence — elle savait qu'il y serait. Il y allait toujours quand quelque chose pesait.

Il était debout devant l'anneau 9 — réparé, fiable depuis dix-huit mois, mais toujours suivi avec une attention particulière. Il avait les bras croisés, regardant les données sur le petit panneau de contrôle latéral.

« Tout va bien ? » dit-elle.

« 99.7%. »

« Je ne parle pas de l'anneau. »

Il se retourna. Leurs regards. Ce silence particulier entre deux personnes qui n'ont plus besoin de tout dire parce qu'ils ont appris à lire ce que les mots ne portent pas.

« La décision de ce matin. Tu penses qu'on a bien fait ? »

Amara réfléchit honnêtement — pas à ce qu'il voulait entendre, à ce qu'elle pensait vraiment. « Je pense qu'on a fait ce qu'on pouvait faire avec ce qu'on avait. C'est la définition du bien faire en situation contrainte. »

Il hocha la tête. Pas pleinement convaincu, mais suffisamment pour lâcher le poids qu'il portait.

Elle posa sa main sur son bras. Un geste simple. Le genre de geste qui dit plus en trois secondes que dix minutes de conversation.

Le soir, Amara prit son carnet et s'assit dans son bureau — le moment de bilan qu'elle s'accordait chaque soir, vingt minutes, avant que la fatigue finisse par l'emporter.

Elle nota ce qui s'était passé. Les faits. Puis, en dessous des faits — ce que les faits ne disaient pas :

12 mars 2078. Journée difficile mais juste. J'ai pris une décision dont je ne saurai les effets que dans des semaines ou des mois. C'est le paradoxe de la gouvernance : on décide dans le présent pour des

conséquences dans le futur, et le futur n'est pas là pour confirmer ou infirmer jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour revenir en arrière.

Ce que j'espère : que dans dix ans, quelqu'un lira les archives de cette journée et dira "ils avaient raison". Ce que j'accepte : que dans dix ans, quelqu'un dise "ils avaient tort mais ils avaient de bonnes raisons". Ce que je refuse : d'agir pour paraître raisonnable plutôt que d'être juste.

La différence entre les deux est imperceptible de l'extérieur. Elle est énorme de l'intérieur.

Elle referma le carnet. Par le hublot — le vide et les étoiles, ou la surface d'Éden dans la lumière du soir, selon l'heure et le lieu. La vie qui continuait autour d'elle, dans les secteurs du Narval ou dans les dômes d'Éden. Les 2 400 personnes dont elle portait la responsabilité.

Xam xam, dit-elle tout bas. Le savoir. En avoir, et en faire quelque chose.

C'était tout ce qu'elle demandait.

Scène supplémentaire — Les voix du bord

Plus tard ce jour-là, Amara fit quelque chose qu'elle s'accordait rarement en journée de travail : elle s'assit dans le jardin botanique du secteur 7 et ne fit rien pendant dix minutes. Pas de rapport. Pas de données. Juste la chaleur humide du secteur, l'odeur de la terre, le vert des plants sous les LED plein spectre.

Sofia lui avait appris ça — à s'arrêter. « Les plantes ne poussent pas plus vite parce que tu les regardes, » avait-elle dit un jour. « Mais elles poussent mieux quand l'atmosphère autour est calme. Les humains aussi. »

Amara n'était pas sûre de la validité scientifique du premier argument. Le second était vrai. Elle en avait la preuve dans les statistiques de santé mentale du Narval : les secteurs où les responsables faisaient des pauses régulières montraient des indicateurs

de bien-être collectif légèrement meilleurs. Corrélation, pas causalité peut-être. Mais présente.

Elle regardait les plants de tomates. Quinze centimètres de haut, les premières fleurs jaunes qui s'ouvraient — dans six semaines, des tomates. Sur le Narval, pendant quatre ans, les tomates du secteur 7 avaient représenté une part significative de la vitamine C de l'équipage. Un fait nutritionnel. Et aussi autre chose : quelque chose de vivant, de rouge, d'improbablement réel dans le vide intersidéral.

Elle pensa à Ibrahima. Douze ans maintenant — ou quatorze selon le message le plus récent qu'elle avait reçu, le message qui avait mis deux ans à arriver et qui décrivait un enfant qui grandissait et qui voulait être ingénieur. Un enfant qui grandissait sans elle.

La culpabilité était là — elle l'avait toujours, elle l'aurait toujours. Ce n'était pas quelque chose qui se résolvait. C'était quelque chose qu'on portait. La différence entre porter quelque chose et être écrasé par quelque chose, c'était le reste de la vie qu'on réussissait à vivre malgré le poids.

Elle se leva. Dix minutes. Suffisant.

Les plants de basilic, en passant, dégageaient leur odeur forte et verte. Elle la prit avec elle.

Scène finale — Ce que le carnet garde

Le soir, dans sa cabine, Amara ouvrit son carnet à la dernière page écrite et ajouta :

Notes sur la journée d'aujourd'hui. Ce qui a marché : la réunion a produit une décision utile. Ce qui n'a pas marché : j'ai manqué un signal dans les données du secteur 4 que j'aurais dû voir plus tôt. Pour demain : vérifier les capteurs de pression atmosphérique du niveau 3.

Notes hors-rapport. J'ai pensé à Sofia en regardant les tomates. J'ai pensé à Ibrahima. J'ai pris dix minutes dans le secteur 7 à ne rien faire. Je recommande cette pratique. Je ne la noterai pas dans le rapport officiel parce que je ne veux pas que les gens fassent ça par obligation — seulement quand ils en ont besoin.

Ce que j'ai appris aujourd'hui : les décisions difficiles ne deviennent pas faciles avec l'habitude. Elles deviennent différentes. On apprend à les porter autrement. Ce n'est pas la même chose que les trouver faciles, mais c'est quelque chose.

Demain : autre chose. Toujours autre chose.

Elle referma le carnet. Dans le vide derrière le hublot — toujours le vide, et maintenant Éden de plus en plus proche — les étoiles ne clignotaient pas. Elles étaient là, impassibles, comme elles l'avaient toujours été.

Elle éteignit sa lampe. ## Note de l'archiviste — Contexte historique

[Extrait des Archives de la Colonie d'Éden, section narrative, compilées en 2215 par le Bureau de la Mémoire Collective]

Ce chapitre correspond à l'une des journées documentées dans les carnets personnels de Amara Diallo, conservés au Musée des Fondateurs du Dôme Central. Ces carnets — rédigés sur papier véritable, une tradition familiale qui remontait à Amara Diallo et traversa quatre générations — constituent l'une des sources primaires les plus précieuses pour comprendre le voyage vers Éden, les quatre années dans le vide.

Ce que les chiffres officiels ne montrent pas, et que les carnets révèlent : la façon dont les décisions quotidiennes étaient vécues de l'intérieur. Pas les grands gestes historiques — ceux-là, les rapports officiels les documentent. Mais la texture des journées ordinaires dans des circonstances extraordinaires.

La colonie d'Éden n'était pas une abstraction géopolitique. C'était 2 400 personnes — puis 3 000, puis 5 000, puis davantage — qui vivaient leurs vies dans des dômes, qui mangeaient les aliments qu'ils avaient cultivés dans une terre étrangère, qui dormaient sous un ciel différent et se réveillaient chaque matin dans une lumière légèrement plus orangée que celle de la Terre. Des gens qui avaient peur, qui aimaient, qui se disputaient, qui construisaient et parfois détruisaient ce qu'ils avaient construit, qui mouraient et naissaient et